

XYZ. La revue de la nouvelle



La tablette de chocolat

Bertrand Vac

Number 12, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2982ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vac, B. (1987). La tablette de chocolat. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 31–36.

La tablette de chocolat

Bertrand Vac

Il y a de ces jours... Il y a de ces jours où on se demande pourquoi ils ont commencé. Allons, du courage! Il faut quand même les vivre. Pour Liette, ce mercredi-là était un lendemain. En effet, pas plus tard que la veille, elle avait mis fin à une idylle qui la portait depuis des mois. Eh oui!... Finie la belle histoire d'amour avec Armand, une histoire dont le début avait été tellement romanesque!

Elle l'avait croisé un soir qu'il sortait du Forum avec un sac rempli de vêtements puants et d'articles de sport au bout d'un bâton de hockey qu'il tenait sur l'épaule. Ce qu'il était beau! Il avait dû gagner le match, car il respirait le succès, l'assurance. Ce qui ne l'empêcha pas de l'apercevoir, elle, toute fraîcheur et toute admiration aussi. Il lui dit quelque chose, elle ne savait plus quoi; elle répondit n'importe quoi et la première chose qu'elle sut, elle était au restaurant du coin à boire un café... avec lui.

Ils se revirent et se revirent. Elle ne demandait que ça. Tant et si bien que ses amis ne la reconnaissaient plus. D'abord, elle leur était devenue presque inaccessible, s'imposant d'être libre au cas où Armand lui passerait un coup de fil. Malgré les protestations de ses partenaires de tennis, on ne la voyait plus au Club. Au lieu d'accepter leurs invitations à dîner dans les meilleurs restaurants, elle se gavait de hot-dogs et de hamburgers — même pas rue Saint-Laurent — au Stade Olympique ou au Forum et buvait la bière détestable qu'il lui achetait, celle qu'il préférait. Elle passait des soirées dans des gradins à trembler qu'il ne fût blessé pendant les matches qu'il jouait. Elle grelottait aux parties de football, mais près de lui, avec lui, son Armand.

Finie l'époque des fronces, des biais et des ruches! Elle avait tout remplacé par de la laine, du denim et du cuir. Les souliers souples avaient fait place à des godasses. Tout cela pour les belles épaules et les fesses arrondies de son héros. «Les épaules d'un joueur à la défense et les fesses d'un centre», disait-il.

Puis, par un curieux cheminement, elle avait commencé à regarder les jolies robes et les souliers fins dans les vitrines et, à la dérobee, les autres garçons moins musclés qu'Armand, mais moins sûrs d'eux-mêmes. Certains jours, il lui venait à l'esprit qu'il se hâtait d'en finir pendant leurs ébats amoureux pour ne pas manquer la fin d'un match à la télévision. Il lui semblait qu'il ne faisait l'amour que d'un œil, l'autre étant rivé sur l'écran. Elle avait essayé d'éteindre quand il annonçait sa visite, mais il rallumait l'appareil en entrant. En un mot, elle en était venue à

l'observer. Et en amour, si vous n'êtes pas aveugle, vous ne savez pas où vous allez.

La fin était arrivée hier soir. Triste fin!

Au lieu de la mener au cinéma, comme elle le lui avait demandé — elle se faisait une joie de passer une soirée bien au chaud, la tête sur une épaule musclée, à manger du *pop-corn* — il l'avait appelée à la toute dernière minute pour lui dire que son équipe avait pu obtenir la glace du Forum à dix heures, ce soir-là, alors...

Alors, prise d'une colère dont elle n'aurait pas été capable un mois plus tôt à l'endroit de son Armand, elle lui souhaita bon match et lui intima l'ordre de ne plus lui casser les pieds, mais jamais. Elle en avait assez de lui, de ses sports et de ses exigences. Elle n'était pas son esclave. Il avait entendu parler de la libération de la femme, oui? C'était son tour à elle de se libérer.

— Et que le diable t'emporte!

On a beau dire, une rupture, ça libère, mais ça déchire aussi, ne serait-ce que la routine.

Le lendemain donc, elle se rendit au bureau comme d'habitude, mais le cœur n'y était pas. Il flottait entre le passé encore si enivrant et le vague à l'âme, une espèce d'incertitude... S'il rappelait ce soir-là? Non! De ce côté-là, elle était sûre qu'elle n'accepterait pas de le revoir. Sa détermination était toute calme et toute lucide. Il l'avait assez fait marcher. Le rideau était tombé. Elle voyait clair, maintenant. La page était tournée.

Quand arriva l'heure du lunch, elle n'eut pas le courage d'entendre les balivernes de ses compagnes de travail à la cafétéria. Elle avait besoin de se retrouver toute seule et de réfléchir, ce qui ne lui était pas arrivé depuis un bon moment. Elle décida d'aller manger au *Dunkin' Donut*. Elle prit un imper, un sac à main bourré, un fourre-tout qui criait grâce, un parapluie, un livre, un journal, enfin, le minimum dont une femme a besoin pour aller manger un beignet, et partit.

À la sortie de l'immeuble, un petit garçon l'accosta pour lui proposer une de ces grosses tablettes de chocolat qu'on vend à prix fort pour aider une équipe de ceci ou de cela à l'école. Ah non! Elle fit le geste d'écarter le gamin de sa route. Elle n'allait quand même pas encourager une autre équipe de hockey ou de football, après ce qu'elle venait de traverser.

— Madame! C'est pour notre corps de clairons! Deux piastres!

Il avait l'air tellement touchant, il était si gentil... Elle l'imagina défilant fièrement avec son clairon et ne résista plus. Elle chercha donc un billet de deux dollars dans les poches de son imper. Il n'y en avait pas.

Elle fouilla dans son fourre-tout. Là non plus. Dans son sac à main... pas davantage. Pourtant, elle devait bien avoir quelques dollars quelque part. Sinon, adieu le *donut*, adieu la tablette de chocolat! Enfin, dans une pochette du sac qui en avait au moins dix, elle trouva les dollars, paya et repartit, gardant dans la main la tablette qui devait tenir à distance les autres importuns du corps de clairons qui viendraient lui en proposer. Quand on a un parapluie, un livre et deux sacs, ce n'est pas facile. Comme les hommes savent simplifier! se dit-elle. Un grand sac, un bâton de hockey... Oh non! surtout pas ça! Le restaurant était à deux pas et il ne pleuvait pas tellement, mais elle décida tout de même d'utiliser sa voiture, car sa chaussure la blessait au talon. Toute étonnée, elle réussit à trouver la clef sans trop de recherches, ouvrit, contente d'y être enfin, jeta tout le fourbi sur la banquette et partit.

Un moment plus tard, harnachée comme une saltimbanque sous son parapluie, elle traversa en courant le terrain de stationnement et entra. Au lieu d'aller d'abord tout déposer à une table et de revenir chercher ce qu'elle voulait manger, elle passa tout de suite au comptoir et mit sur un plateau un bol de potage, un beignet et un café. Enfin, apercevant une table libre, elle y posa le plateau, distribua ses possessions au hasard sur la banquette, un peu par terre et s'assit.

Tiens! Elle n'avait pas remarqué le garçon qui était à sa droite. Les tables se touchaient. Pas mal, le garçon! Pas mal du tout! Elle pensa bien qu'il ne mettrait pas grand temps pour engager la conversation sous un prétexte ou sous un autre, mais elle n'était pas d'humeur à causer avec un inconnu. S'il lui adressait la parole, elle ne répondrait pas. C'est l'arme ultime qui vient à bout des plus audacieux comme des plus insinuants.

Il lisait ou faisait semblant de lire son journal? Elle en ferait autant. Elle ouvrit donc distraitement le sien et tomba sur les pages des sports qu'elle tourna rageusement et s'arrêta plutôt à la mode, cette bonne vieille folle qui se donne l'air jeune à chaque saison.

À la réflexion, elle se disait qu'elle avait été bien inspirée de venir ici. Tout en lisant, elle défit l'emballage de la tablette de chocolat qui était à la portée de sa main droite et la senteur la mit en appétit. Mais elle retira la main. Elle n'allait quand même pas commencer son repas en mangeant du chocolat. D'abord, le potage! Elle en prit distraitement un peu, tout en continuant sa lecture. Pas longtemps! Car, du coin de l'œil, elle vit son voisin avancer prudemment la main vers la tablette et s'en casser un morceau.

Il ne lui avait pas demandé de permission, ne la remercia pas non plus. Non! Il s'était servi. Sûrement dans le but d'attirer son attention. Elle pensait connaître tous les manèges des hommes, mais celui-ci était

nouveau. S'il pensait avoir trouvé là un moyen d'engager la conversation, il se trompait. Elle se jura de ne réagir d'aucune façon. On a beau se dire qu'on va rester imperturbable, ce ne lui fut pas facile quand elle le vit se servir un plus gros morceau encore. Non! se dit-elle. Tais-toi! Ne fais semblant de rien, il serait trop content.

Le potage refroidissait, elle mangea ce qui restait plutôt nerveusement. Trop vite, ma foi! Et trop vite aussi se servit-elle un morceau de chocolat en regardant le garçon d'un air détaché, mais ferme, comme pour lui dire : «Mon bonhomme, ceci m'appartient et garde tes mains sales loin de ma propriété.»

Elle aurait juré qu'il avait l'air un peu moqueur — un air qui lui déplut en tout cas, et elle revint à son journal. Mais son journal l'agaçait. Elle le mit de côté, se reprit du chocolat, ouvrit son livre et s'y plongea en grignotant le *donut*. À ce moment-là, un autre client arriva dans le restaurant et vint droit à la table voisine en s'écriant :

— Marcel Dupont! Depuis le temps que je t'ai vu!

Ils se serrèrent la main. Marcel proposa à son ami de s'asseoir avec lui. Mais l'ami attendait quelqu'un. Ils causèrent donc de toutes sortes de choses en l'attendant. Elle apprit ainsi que Marcel venait de briser avec sa petite amie, parce qu'elle avait un tempérament de général d'armée, qu'elle voulait le mener par le bout du nez, etc. Il avait choisi de la laisser à ses courses automobiles et à ses après-midi de sauts en parachute.

— Hein?

— Eh oui. Tel que tu me vois. J'ai passé à travers tout ça et maintenant, je mange calmement ici, à l'abri des femmes, tous les jours de la semaine et toujours à la même table!

Elle apprit aussi que Marcel ne faisait pratiquement plus de sport, trop occupé qu'il était par ses affaires. Oui, ses affaires allaient bien. Il ne jouait plus qu'au tennis une fois par semaine, mais jouerait bien une deuxième fois, s'il trouvait un partenaire.

— Si ça te tente, appelle-moi! Mon numéro de téléphone est facile à retenir : 669-69-69.

— Tu blagues...

— Que je te dis!

Ils s'esclaffèrent.

— Tout un programme — hein? renchérit Marcel.

Les goujats! se dit-elle. Comme si je n'étais pas là, comme si je ne pouvais pas entendre et comprendre!

Elle entendait et comprenait si bien que depuis l'arrivée de l'ami elle avait tourné trois pages sans avoir lu une ligne.

— Veux-tu un peu de chocolat? proposa Marcel. Elle faillit bondir.

En guise de réponse, l'ami se contenta de sortir une tablette identique de sa poche. Un gamin lui en avait aussi vendu une.

De peur d'avoir rougi ou pâli, Liette se regarda dans le panneau de miroir de l'autre côté de la salle. Ne constatant rien de précis, elle décida d'utiliser plutôt la glace de son sac à main. Non! Tout paraissait normal de ce côté-là. L'amie de l'ami étant arrivée, il quitta Marcel et prit une table avec elle.

Pour se calmer les nerfs, Liette se servit un large morceau de chocolat et Marcel aussi. Ils se regardèrent, elle, furibarde; lui, avec l'air de s'amuser prodigieusement.

Ah! Si elle avait été un homme, ce qu'il aurait reçu! Quand donc les femmes se débarrasseront-elles de ces monstres de suffisance et d'égoïsme, qui se croient tout permis, qui pensent qu'on leur doit tout. Elle fumait. Un morceau de *donut* restait, elle le mangea rapidement, goûta à peine l'excellent café, finit ce qui restait de chocolat, ramassa toutes ses choses et se leva sans même un regard vers Marcel. Ah! Celui-là, elle s'en souviendrait!

Comme elle se dirigeait vers la sortie, elle jeta pourtant un dernier coup d'œil dans le miroir pour bien graver la tête de cet infâme voisin dans sa mémoire.

Il la regardait sortir avec un air si amusé qu'elle se figea.

Ah! L'animal!

Faisant volte-face, elle se dirigea droit vers lui, saisit le *donut* qu'une serveuse venait de lui apporter, y planta largement les dents, remit ce qui restait dans l'assiette, regarda Marcel d'un air vengeur et retourna d'un talon incisif vers la porte.

Ah! cette bouchée! Elle avait un goût de framboise, de vengeance, de victoire, quel goût! Un goût qui donne envie d'y revenir. Elle résista pourtant à cette tentation et sourit à la pensée de ce qui venait d'arriver.

Il ne pleuvait plus. On aurait dit que le soleil allait paraître. Arrivée à sa voiture, elle chercha sa clef dans ses poches d'imperméable. Rien! Dans le fourre-tout. Là non plus. Voyons! L'aurait-elle laissée au restaurant, sur la table? Lui faudrait-il de nouveau affronter cet Apollon farci de lui-même? Pourtant, c'était bien dans le fourre-tout qu'elle l'avait mise. Elle l'y chercha encore. Rien. Oh! Le sac à main! Là, enfin parmi les portraits de famille, elle mit la main dessus, ouvrit la portière et que vit-elle sur la banquette? Sa tablette de chocolat.

.....
.....
.....
.....
.....
..... et ils eurent de nombreux enfants.

Bertrand Vac est le nom de plume du docteur Aimé Pelletier. Son premier roman, *Louise Genest*, lui valut le prix du Cercle du livre. Deux autres de ses œuvres le reçurent aussi. Romans, nouvelles, aphorismes, histoire, il a touché à tous les genres. N'avait rien publié depuis dix ans. Vient de paraître : *Jean Lallemand raconte*. Doit faire paraître un recueil de nouvelles bientôt.

XYZ

*Après cinq ans
d'absence, la rentrée
d'André Major*



Le mot «novella» signifie: une longue nouvelle. L'objectif de la collection Novella est de publier des textes qui sont des nouvelles par leur structure, mais qui par leur dimension se rapprochent du roman.